

Ils suivirent d'autres voies, leur action et souvent leur sacrifice ont été rappelés dans de nombreux ouvrages, que nous citons dans notre bibliographie.

Ce sont en particulier ceux qui ont fait partie des :

F.T.P., F.F.I., F.F.L., des mouvements gaullistes, de la brigade d'Alsace-Lorraine, des troupes américaines (comme notre camarade Paul Bodot de Sarralbe qui accompagna Patton en Allemagne), des missions françaises auprès de chaque division américaine, des français libres, des C.V.R.)

des combattants volontaires de la résistance, libération, M.N.P.B.D., B.C.R.A., S.D.E.C.E., D.G.E.R., 2ème D.B., ceux de la Résistance, Francs tireurs, Combat, Mur, Comac, M.L.N., et de toutes les filières de passeurs en Moselle.

Nous n'oublions pas, ces milliers d'anonymes de toute la France, mais surtout mosellans, charentais-mosellans ou charentais, qui, un soir, ouvraient leur porte, nous rissaient, roulaient, ou ravitaillaient l'inconnu traqué qui tendait la main.

Que ceux que nous n'avons pas cités, nous excusent !

A tous MERCI !!

*
*

Le professeur Henri Hiegel nous a donné pour Edouard Foerst et Albert Hoffstetter les éléments nécessaires pour établir ces témoignages d'une autre catégorie de jeunes lorrains, qui ont choisis, en 1940/41, de quitter le département de la Moselle, devenu Westmark, et de s'engager dans les Forces Françaises libres.

Leur mérite fut également très grand, et jusqu'ici, très peu évoqué. Leur histoire reste à écrire.

*
*

Deux anciens élèves du Lycée "Jean de Pange" de Sarreguemines dans la tourmente de la guerre de 1939 à 1945, par Henri Hiegel

Nous avons déjà évoqué le souvenir et la mémoire des enseignants de cet établissement et notamment de ceux - hélas trop nombreux - qui commurent un sort tragique et qui périrent avec leurs familles dans les camps de concentration.

Nous avons omis de parler de ceux qui avaient rejoint la France libre et qui parvinrent dans les rangs de la 1ère Armée pour participer, les armes à la main, à la libération

de leur patrie. Parmi ces combattants courageux, l'odyssée commune de deux anciens élèves mérite d'être contée et de passer à la postérité. Il s'agit d'Edouard Foerst et de Albert Hoffstetter. Ensemble, ils rejoignirent les Forces françaises libres en Afrique du Nord. Ensemble ils participèrent à la libération de la France et cela dans la même grande unité, le 1er Division blindée de la 1ère armée.

Edouard Foerst, né le 19 février 1911 à Sarreguemines et élève du Lycée de 1921 à 1928, est licencié en droit et avocat au barreau de Sarreguemines, dont il fut bâtonnier en 1958 et 1981.

Albert Hoffstetter, né à Blicke en 1915 et élève du Lycée de 1923 à 1935, est docteur en droit, licencié en lettres (histoire) et ancien élève de l'E.N.A., nommé administrateur civil en 1953, il fut détaché dans le corps préfectoral (Avinion, Saverne, Bordeaux, Saïent-Dizier). Il est actuellement administrateur civil hors classe en retraite.

Après la débâcle de l'année française en juin 1940, de retour à Sarreguemines, il se concerta avec son ami Foerst et tous deux quittèrent clandestinement la ville en septembre 1942 et traversèrent aussi clandestinement les Vosges, ainsi que la ligne de démarcation dans le Jura à Champagnole. Via Lyon, ils rejoignirent Clermont-Ferrand où ils retrouvèrent la soeur d'Albert Hoffstetter, Marguerite, elle aussi ancienne élève du Lycée. N'ayant pas eu le temps de rejoindre l'Afrique du Nord où ils voulaient reprendre du service par des voies légales avant le département des Américains en novembre 1942, ils prirent des dispositions pour gagner l'Afrique du Nord par l'Espagne. Début janvier 1943, ils franchirent avec l'aide d'un passeur la frontière espagnole près de Bourg-Madame. Après dix nuits consécutives de marche à pied le long des rivières et des voies ferrées, ils parvinrent, épuisés et amaigris, mais en bonne santé, à Barcelone où ils avaient l'adresse d'un ami qui accepta de les héberger clandestinement pendant quelques semaines en attendant la régularisation de leur situation grâce aux bons offices du représentant officieux du gouvernement d'Alger à Madrid. Ainsi nos deux amis furent parmi les 20 000 évadés de France, les très rares Français qui n'avaient pas été internés dans le sinistre camp de Miranda de Ebro.

Après une longue - trop longue - attente d'une inaction, qui pesait à tous les jeunes désireux de reprendre le combat, ils furent enfin chargés dans un train qui traversa le Portugal à destination du port de Sétabal où ils embarquèrent sur un petit paquebot français à destination de Casablanca au Maroc, où ils arrivèrent au début de mai 1943. Après un séjour dans diverses garnisons temporaires, ils furent affectés à la 1ère Division blindée en voie de formation et entièrement équipée de matériel américain. Foerst, qui était officier de chars et avait d'ailleurs déjà participé en mai-juin 1940 aux combats de la 4e Division cuirassée du général de Gaulle, fut affecté au 5e Régiment de chasseurs d'Afrique, équipés de chars Scheman. De son côté Hoffstetter fut affecté au 1er Bataillon de Zouaves, unité d'infanterie portée.

Tous deux débarquèrent le 15 août en Provence et à partir de ce moment, ils participèrent aux combats, menés pour la libération de la France par cette 1ère D.B., qui fut jusqu'à fin novembre 1944 la seule division blindée française (avec la 2e D.B. de Leclerc côté américain) sur le sol de la France. Elle fut le fer de lance de la 1ère Armée. Foerst participa aux combats à Chalons-sur-Saône et à la prise de Givry jusqu'au jour où le 6 septembre son char sauta sur des mines et prit feu. Il réussit à sortir miraculeusement de son char en flammes, non sans avoir subi de graves brûlures aux bras et visage. Dès sa sortie de l'hôpital il reprit du service et participa, tout comme son ami, à la prise

de Mulhouse le 21 novembre. Un jour les deux amis se retrouvèrent côte à côte pour contenter une contre-attaque allemande près du pont du Boye dans la forêt de la Hardt.

Edouard Foerst est aujourd'hui chef d'escadron de réserve, chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire et titulaire de la croix de guerre avec trois citations et de la médaille des blessés. Quant à Albert Hoffstetter il a à son actif, la prise de Belle sur la frontière Suisse, qui ouvrit le 10 novembre 1944 lors de l'offensive sur Belfort la route de l'Alsace à la 1ère Armée. Il est colonel de réserve, officier de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de guerre avec deux citations. Tous les deux sont en outre titulaires de la médaille des évadés, de la croix de combattant volontaire et du combattant volontaire de la Résistance et de la médaille de la France libre. Contrairement aux rares anciens élèves du Lycée "Jean-de-Pange" - on peut les compter sur les doigts - qui furent volontaires pour la Wehrmacht, ils firent partie en bonne place de ceux qui en grand nombre défendirent, souvent au péril de leur vie la cause de la France, qu'ils furent restés en Moselle ou partis à l'intérieur de la France, en Afrique du Nord ou en Angleterre.

Les "Malgré-Nous" . Opinion d'un ancien de la France libre par Albert Hoffstetter

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer à la suite de la malheureuse affaire d'Oradour, les anciens de la France libre n'émettent pas d'une manière générale, d'opinion critique à l'égard des "Malgré-Nous" ou s'abstiennent de porter un jugement quelconque. Mais à ce sujet il convient de faire des distinctions. Seuls les Alsaciens et les Lorrains anciens de la France libre, qui étaient placés dans les mêmes conditions que les "Malgré-Nous", c'est-à-dire qui vivaient dans les deux provinces annexées au moment de leur évaison, ont le droit moral de porter un jugement.

En effet pour les Alsaciens et Lorrains, ainsi que les autres français qui ont pu rejoindre les Forces françaises libres et qui se trouvaient lors de l'occupation de la France en juin 1940, soit en Angleterre soit dans les colonies françaises, ralliées à la France libre (essentiellement l'A.E.I.), soit en France en zone non occupée ou même en zone occupée, la situation était très différente. Certes, ils ont tous fait un choix courageux et beaucoup ont pris des risques parfois considérables et ont dû vaincre des obstacles et des difficultés redoutables pour rejoindre les F.F.L. Mais leur situation n'était en rien comparable à celles des jeunes Alsaciens et Lorrains restés sur place. En effet au début de l'annexion de fait des deux provinces, peu de gens pouvaient imaginer que les allemands violeraient brutalement la convention d'armistice et le droit des gens en incorporant de force les jeunes. Ceux-ci n'avaient donc aucune raison de fuir leur pays. De surcroît ils étaient encore beaucoup trop jeunes pour s'évader lorsque les Allemands décrétèrent leur incorporation de force dans la Wehrmacht. Mais à ce moment il était malheureusement trop tard. En effet en tentant de s'évader, ils courraient des risques énormes non seulement pour eux-mêmes, mais surtout pour leurs parents et leurs familles qui risquaient des représailles graves, dont l'expulsion en Allemagne et surtout la déportation dans un camp de concentration n'était pas les moindres. Pour les classes plus âgées, qui, du moins au début, n'étaient pas encore concernés par l'incorporation, les risques encourus en cas d'évasion étaient moins graves. Ils se traduisaient généralement pour les parents par l'exclusion de la "Volksgemeinschaft" et pour les femmes, restées au pays, par le divorce obligatoire. Tous ces malheureux jeunes, incorporés de force, méritent donc notre compassion et notre estime. En effet, parmi toutes les violations interminables et tous les crimes commis par les nazis, ce dernier n'est pas

le moins odieux : contraindre les ennemis de la veille, vaincus, à revêtir l'uniforme du vainqueur, pour les obliger à se battre contre les alliés qui à l'ouest combattaient pour la libération de leur patrie est la pire des forfaitures et la plus grande humiliation qu'on puisse infliger à un homme.

On imagine la terrible épreuve morale et le drame de conscience auxquels furent soumis ces jeunes. On ne leur laissait plus que le choix entre deux attitudes : risquer leur jeune vie pour un régime qu'ils détestaient et sous un uniforme qu'ils abhorraient ou mettre en danger la liberté et la vie de leur famille. Leur honneur fut de choisir la première solution que leur dictait la pitié filiale.

Que ceux qui ne se sont jamais trouvés confrontés à un dilemme aussi dramatique leur jettent la première pierre, s'ils en ont le courage !

Strasbourg, novembre 1989

Albert Hoffstaeter
Colonel de réserve honoraire
Ancien de la France libre
Évadé de France.

Alphonse Thiry

Alphonse Thiry, né à Grosbliederstroff le 24 février 1922, deuxième d'une famille de 9 enfants, à l'appel de la classe 1922, décida de s'évader, et de rejoindre la France libre. Voilà son récit.

Avec mon ami Léon Massing, nous avons quitté Grosbliederstroff le 17.7.1941 et avons passé la Seille à la nage, entre Château-Salins et Moncel. Je l'aidai à sortir de la rivière et, dans la précipitation, je perdis une chaussure. Nous avons passé toute la nuit dans la forêt, déjà en zone interdite, pour sécher nos vêtements.

Le 18 au matin, nous rendons visite à Mr le Curé de Moncel, qui me donna une vieille paire d'espadrilles. Nous avons pris le chemin de Nancy; au bout de quelques kilomètres, une voiture s'arrêta à notre hauteur, c'était notre passeur, il nous a déposé à Nancy (20km de Moncel). Le soir nous avons pris le train de Paris en l'empruntant de l'autre côté du quai. Suivant les conseils, nous avons quitté le train avant Bar le Duc et passé la nuit dans un hôtel isolé. La patronne a nettoyé et repassé nos vêtements, elle nous a indiqué une adresse à Révigny, un ingénieur des Ponts et Chaussées, qui nous a fait passer la zone interdite par Sernaize où nous avons pris le 19 au soir, le train pour Paris.

Le 20.7 en route pour Châteauneuf sur Charente. En sortant de la gare, je tombe sur Marcel Messac, un ami pendant notre évacuation, il nous a emmené chez lui. Notre cauchemarr prenait partiellement fin. Maman Messac nous a fait le premier repas depuis le 17.7 à midi.

Nous sommes allés saluer nos connaissances à Birac, où nous étions évacués de septembre 1939 à octobre 1940, ainsi que mon frère Pierre instituteur à Rouillac qui avait refusé l'annexion allemande. J'ai profité pour m'acheter une paire de chaussures et au bout de quelques jours hélas, nous regagnions la zone libre. Les Allemands étaient à nos trousses, un télégramme de mon frère chez Messac, nous invitait à rejoindre Rivière, maire de Mosnac, qui après nous avoir délivré des fausses cartes d'identité,

nous faisait passer en zone libre, près de Marthon, le 2.8.41, entre deux patrouilles allemandes. Nous sommes tombés sur mon ami Edmond Nicklaus, en patrouille. Edmond avait quitté Sarreguemines, quelques mois avant moi, et s'était engagé dans les chassseurs à pieds. Nous avons pris le train pour Limoges, où nous sommes arrivés comme de pauvres isolés. La première nuit nous avons réussi à la passer dans un dortoir de l'armée. Hélas, le lendemain, Léon tomba malade, il fallait l'hospitaliser, une angine d'hyph-térique. Le dortoir de l'armée m'a été refusé. Je dormais la nuit, sur un banc, dans un parc, ou dans une salle d'attente de la gare. Au bout de quelques jours, je me trouve nez à nez avec Mr Max Grougenheim, qui m'a mis en relation avec Robert Juda, ami de Grosbliederstroff, d'avant guerre. A la sortie de l'hôpital de Léon, R. Juda nous a invité quelques jours chez lui à Bellac. Robert nous a emmené chez François Beaudieu, également de Grosbliederstroff, militaire de carrière à Limoges employé au gouvernement militaire. Bien sûr, il nous a invité chez lui, et, par la suite, jusqu'au débarquement des alliés en A.F.N., il a fait passer nos lettres à nos parents. A Limoges, nous avons, grâce au secours national, obtenu des vêtements et un accès à la soupe populaire et par la suite un billet de chemin de fer gratuit jusqu'à Montauban. Notre budget, plus que maigre, ne nous permettait aucune fantaisie. Arrivés à Montauban, nous nous sommes dirigés sur le Secours National : une soupe populaire et une nuit gratuite. Il fallait attendre la nouvelle destination : La Pinède de Giens, centre d'accueil d'Alsaciens Lorrains. Nous avons encore eu de la chance en croisant Gaston Ury un ami également de Grosblie. Sa famille installée à Montauban, nous a encore remonté le moral. Nous avons trouvé du travail à la caserne des Hussards en attendant notre prochain départ. Mi-septembre 1941, à la Pinède de Giens, nous n'avons rencontré que des Alsaciens Lorrains dans notre cas. Nous avons cherché plusieurs semaines, avant le départ pour l'Afrique du Nord, une occupation, nous permettant de survivre. Enfin Léon a été embauché comme ajusteur dans une usine dans le Var, et moi comme valet de chambre à l'Hôtel de Provence au Lavandou, (actuellement le "Casino du Lavandou"). L'Hôtel était transformé en école des cadres des chantiers de jeunesse. Je gagnais 37,50 frs par jour et j'étais logé. Je payais 40 frs par jour de pension, repas de midi et soir, "Ceinture" pour le petit déjeuner et les cigarettes. Je ramassais les mégots et vendais mes cigarettes au noir. Approchaient les fêtes de Noël, le 24.12.1941, j'ai reçu les premières nouvelles de chez moi, par l'intermédiaire de Pierre (mon frère) ainsi qu'un mandat de 500 Frs. J'étais à nouveau riche. Les fêtes de Noël, nous les avons passé ensemble à Giens, Léon, mon cousin Jean qui s'était évadé par la suite et les copains Alsaciens et Lorrains. Le 2 mars 1942, j'ai enfin embarqué à Marseille à destination de Tunis. Léon est parti au Maroc. Après quelques jours de détente à Tunis, j'étais dirigé, par M. A. Betz, chef de la Mission des Alsaciens Lorrains en Tunisie, sur Tabarka pour effectuer mon service obligatoire de 8 mois dans les chantiers de jeunesse. J'étais dans une équipe avec Pierre Spilmann, Arthur Kaiser et sous les ordres de Jean Hadley et Marcel Christen, que vous trouverez dans le livre "Ils ont rejoint De Gaulle". Notre camp se trouvait à Ain-Drahman, dans la montagne, à 30 km de Tabarka. Durant ces huit mois j'étais l'objet de recherche par les allemands. Détaché comme planton au P. C. à Tabarka, j'ai dirigé la délégation allemande chez mon supérieur. Quelques instants après, ce dernier m'a fait signe de disparaître dans la nature jusqu'au soir. Les Allemands prétendaient que mes parents me réclamaient, ce qui était faux. A ma libération des chantiers de jeunesse, M. Betz m'a prêté 200 frs et remis un sauf conduit établi par le Bey de Tunis pour me rendre au Maroc. Là m'attendaient Léon et mon cousin Jean. J'ai quitté Tunis le 5.11.1942, arrivé à Alger le 7.11 au soir. Le train ne devant partir que le lendemain, j'ai